

REVUE
DES
ÉTUDES ISLAMIQUES

ANNÉE 1934
TOME VIII

PARIS
LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER
12, rue Vavin, 12

—
1937



DE QUELQUES TEXTES INÉDITS EN VIEUX BERBÈRE PROVENANT D'UNE CHRONIQUE IBĀDITE ANONYME

Depuis un certain temps, l'attention des berbérisants est attirée par l'importance que pourraient avoir, pour la connaissance du vieux berbère, les sources ibādites provenant des pays nord-africains. Déjà le grand berbérisant français, René Basset, supposait l'existence, au moyen âge, de chroniques et de traités religieux ibādites écrits en berbère (1). A. de C. Motylinski, à qui nous devons la connaissance des ouvrages ibādites, grâce à sa *Bibliographie du Mzab* (2), nous a donné des extraits d'un traité arabo-berbère, connu sous le nom d'*al-Mudawwana* d'Ibn Ġānim (3). Enfin Henri Basset a recueilli de nombreuses indications utiles sur la vieille littérature berbère ibādite (4). De toutes les œuvres berbéro-ibādites, qui devaient être nombreuses, seule *al-Mudawwana* nous est parvenue. Malheureusement ce traité appartient à une époque relativement récente par rapport aux autres ouvrages ibādites, aujourd'hui perdus (5). Motylinski nous donne aussi quelques passages berbères extraits d'une chronique anonyme du XII^e siècle (6), par conséquent de la même époque que les textes berbères contenus dans le *Kitāb al-Ansāb*, récemment publié par M. Lévi-Provençal (7).

(1) *Étude sur la Zenatia du Mzab*, Paris, 1893, p. ix.

(2) *Bull. le Corresp. Afric.*, t. III, Alger, 1885, p. 15-72.

(3) *Actes du XIV^e Congrès des Orientalistes*, II^e partie, Paris, 1907, p. 68 et s.

(4) *Essai sur la littérature des Berbères*, Alger, 1920, p. 64 et s.

(5) H. BASSET, *l. c.*, p. 66.

(6) *Le nom berbère de Dieu*. « *Revue Africaine* », t. XLIX, p. 143-146.

(7) *Documents inédits d'histoire almohade*, Paris, 1928 (surtout p. 39, 45, 54, 57, 59 et 61).

Ces fragments, ainsi que quelques mots difficilement intelligibles, recueillis dans les ouvrages d'auteurs classiques et arabes, constituaient jusqu'à présent à peu près tout ce que nous connaissions du vieux berbère ou plutôt de ses dialectes. Voilà pourquoi il nous a paru extrêmement intéressant de reproduire les fragments d'un manuscrit arabe ibādite que nous avons trouvé dans la collection rassemblée par le regretté professeur Z. Smogorzewski à l'Université de Lwów (Pologne). Ce manuscrit contient des phrases berbères qui surpassent par leur nombre tout ce qui nous est parvenu du vieux berbère.

Le manuscrit en question porte le n° 277. Il contient 208 feuilles (soit 416 pages) non reliées, de dimension 27 × 21 cm. et 25 × 18 cm., en caractères maghribins modernes. Il a été exécuté sans doute par trois copistes différents. Sur la couverture de papier jaune, nous lisons ce titre :

كتاب السير تاليف لليوسيانى

C'est la copie d'un manuscrit plus ancien exécutée par des copistes mzābites dont nous ignorons les noms, à Gārdāja, en 1913, pour Smogorzewski et collationnée par lui-même. D'après Smogorzewski, ce manuscrit contient, conformément au titre, une seule œuvre, c'est-à-dire *Les Biographies* d'al-Wisjānī, auteur ibādite du XI^e siècle (1). En examinant de près ce manuscrit, nous nous sommes rendu compte qu'il se compose de trois chroniques ibādites différentes, dont la première est celle de Wisjānī; les deux autres sont anonymes.

C'est dans l'une de ces dernières, traitant des biographies des šajhs nord-africains, que nous avons trouvé les textes berbères dont il vient d'être question. Elle commence à la page 190 du manuscrit, par une *basmala*, et finit à la page 344 :

تم ما وجد من سير المشايخ رحمة الله عليهم

Le nom de l'auteur ainsi que la date de la composition de cette chronique ne sont pas mentionnés, mais nous savons, grâce à l'indication qui

(1) ZYGMUNT SMOGORZEWSKI, *Essai de Bibliographie Ibādite-Wahbite*, Avant-Propos, Rocznik Orientalistyczny, t. V, p. 55; V. *Bull. de Corresp. Afric.*, t. III, p. 43.

se trouve à la page 296, que l'auteur anonyme était un élève du šajh ibādite Abū'r-Rabī' Sulajmān b. 'Abd as-Sallām al-Wisjānī et du šajh Abū 'Amr 'Utmān b. Ḥalifa as-Sūfī (1), ce qui nous permet d'établir approximativement la date de la composition de l'œuvre. D'après une chronique ibādite bien connue de Abū'l-'Abbās Aḥmad b. Sa'īd ad-Darġinī intitulée *Kitāb Ṭabaḳāt al-Mašā'ih* (*Biographie des Šajhs*), dont la table des matières a été publiée par Motylinski (2) et dont une très bonne copie se trouve à Lwów (3), nous savons que Wisjānī appartenait à la 12^e *ṭabaḳa* (= classe — de 50 ans chacune) des šajhs ibādites, c'est-à-dire qu'il mourut vers la seconde moitié du VI^e siècle de l'hégire (4). L'autre maître de notre auteur faisait partie de la 11^e *ṭabaḳa*, c'est-à-dire qu'il vivait vers la première moitié du VI^e siècle de l'hégire (5). En combinant ces deux indications, nous pouvons admettre que notre auteur vivait dans la seconde moitié du VI^e siècle de l'hégire. La dernière date mentionnée dans la chronique est 557 H. (p. 320 du manuscrit).

Comme les deux šajhs mentionnés plus haut appartenaient aux tribus berbères du Sud constantinois et tunisien — des pays de Sūf et de Bilād al-Ġarīd (6) — nous supposons que leur élève devait être également originaire de cette région.

Le texte en question est basé sur les œuvres de Abū'r-Rabī', Abū 'Amr, Abū 'Ammār 'Abd al-Kāfi, Abū Nūḥ et Abū Sahl. Aussi nous paraît-il utile de dire quelques mots sur ces šajhs, d'après ce que nous connaissons par la chronique de Darġinī et par une autre intitulée *Kitāb as-Sijar* d'Abū'l-'Abbās Aḥmad b. Abū 'Utmān Sa'īd as-Šammāḥi, auteur ibādite nord-africain du X^e siècle (7).

Abū'r-Rabī' Sulajmān b. 'Abd as-Sallām al-Wisjānī appartenait, comme l'indique sa *nisba*, aux B. Wisjān *وسيان* ou *Wāsīn* *واسين* fraction des Zanāta, qui habitaient entre autres la Kaṣṭīlija, c'est-à-dire le Bilād al-

(1) Voir plus bas.

(2) *Bull. de Corresp. Afric.*, t. III, p. 40-43.

(3) N° 275 de la collection de l'Université.

(4) *Bull. de Corresp. Afric.*, t. III, p. 43.

(5) *Bull. de Corresp. Afric.*, t. III, p. 43.

(6) *Kitāb Ṭabaḳāt*, f° 146, recto; 147, recto, et 154, recto.

(7) Édition du Caire, 1301 H.; V. *Bull. de Corresp. Afric.*, t. III, p. 47-71.

Ġarīd (1). D'après ce que nous disent Darġīnī et Šammāhī, Abū'r-Rabī' était un des plus illustres historiens et biographes ibādites et l'auteur d'une *Sīra* ou biographie (2).

Šajh Abū 'Amr 'Utmān b. Ḥalīfa as-Sūfī al-Marġanī était originaire du Sūf (ou Asūf, aujourd'hui el-Oued, dans le Sud constantinois) et paraît avoir appartenu à une fraction de la grande tribu berbère de Lawāta qui, un siècle auparavant, habitait le Sūf (3). Il est l'auteur d'une œuvre historique ou biographique connue sous le titre de *Su'ālāt* (*Interrogations*), souvent citée par Šammāhī (4).

Abū 'Ammār 'Abd al-Kāfī, un des plus savants auteurs ibādites, appartenait à la tribu berbère de Tenāwata ou Tenāwat, qui habitait le pays de Nefzāwa (5). Une partie de cette tribu devait habiter également Wārġlān (aujourd'hui Ouargla), où nous retrouvons Abū 'Ammār. Parmi ses œuvres, dont les listes, incomplètes d'ailleurs, sont données par Barrādī (6) et Šammāhī, devait se trouver une sorte de *Ṭabaḳāt* (classes des šajhs), dont mention est faite par Darġīnī qui nous dresse, dans la première partie de sa chronique, une liste chronologique des šajhs, d'après une œuvre d'Abū 'Ammār (7). Une liste anonyme des šajhs antérieure au VII^e siècle de l'hégire, nous cite comme sa source le *Muḥtaṣar* (*l'Abrégé*) d'Abū 'Ammār (8).

Abū Nuḥ Ṣāliḥ b. Ibrāhīm b. Jūsuf al-Mazātī était l'auteur d'un *Kitāb* historique cité dans la même liste (9). On lui attribuait également le *Kitāb as-Su'ālāt* (*Livre des Questions*), œuvre composée, comme nous l'avons vu, par Abū 'Amr (10). Il vivait un peu après Abū 'Ammār et il cite des passages de l'œuvre de ce dernier (*Kitāb as-Sijar*, p. 469).

(1) E. MASQUERAY, *Chronique d'Abou Zakaria*, Alger, 1878, p. 207-8, 249, 288; IBN KHALDOUN, *Histoire des Berbères*, trad. de Slane, t. III, p. 301.

(2) *Kitāb Ṭabaḳāt*, f° 156, recto; *Kitāb as-Sijar*, p. 454.

(3) *Kitāb as-Sijar*, p. 519.

(4) *Kitāb as-Sijar*, p. 441 : le catalogue des livres ibādites d'al-Barrādī (v. rem. 21) appelle cette chronique *Su'āl* (*Bull. de Corresp. Afric.*, t. III, p. 27).

(5) *Kitāb as-Sijar*, p. 529.

(6) Auteur ibādite nord-africain du XV^e siècle de notre ère; V. *Bull. de Corresp. Afric.*, t. III, p. 43.

(7) Manuscrit 275 de Lwów, f° 3 recto, 4 verso.

(8) *Kitāb as-Sijar*, p. 598; *Bull. de Corresp. Afric.*, t. III, p. 71.

(9) *Kitāb as-Sijar*, l. c.; *Bull. de Corresp. Afric.*, l. c.

(10) *Kitāb as-Sijar*, p. 524; un *Kitāb as-Su'ālāt* a été composé également par un certain Abū

Šajh Abū Sahl est cité dans la liste anonyme sous le nom d'Abū Sahl Ibrāhīm b. Sulajmān et par Šammāhī sous celui d'Abu Sahl Jahjā b. Sulajmān b. Wiġmen (1). Il vivait à Wārġlān. Son fils Dāwūd était contemporain d'Abū Muḥammad al-Lawātī qui mourut en l'an 538 de l'hégire (2). Ainsi, Abū Sahl devait vivre vers le V^e siècle de l'hégire. La famille d'Abū Sahl était originaire de la tribu des Mazāta.

Les textes berbères, dont la publication est le but de notre article, se trouvent aux pages 196-201, 209, 268-270, 316, 331 et 343 du manuscrit. Ils sont pourvus de voyelles, ce qui facilite la compréhension de ces phrases. Presque chaque texte a son pendant arabe : une traduction ou une explication. Nous avons réussi à découvrir pour plusieurs de ces versions des variantes arabes dans des œuvres de Darġīnī et de Šammāhī, que nous donnons en note.

Nous laissons aux spécialistes le soin d'examiner les questions d'ordre purement philologique. Nous faisons néanmoins remarquer que le plus grand nombre de ces textes paraît appartenir au dialecte des Nafūsa tripolitains, qui constituait déjà à l'époque de Darġīnī (XIII^e s. de n. e.) un idiome à part اللغة النفوسية la langue nafūsienne (3).

La langue arabe de la chronique est pleine de fautes et d'expressions vulgaires; son style paraît même être au-dessous de celui du livre d'Abū Zaḳarijā' al-Wārġlānī.

1

La première série des phrases berbères (p. 196-201 du ms.) nous conduit au Ġabal Nafūsa en Tripolitaine, habitée par la puissante tribu berbère ibādite des Nafūsa, et se rapporte au pieux et opulent šajh Abū 'Utmān al-Mazātī ad-Daġmī et à sa fille Menzū منزو. D'après Darġīnī,

Mūsā 'Isā an-Nafūsi, d'après les récits d'Abū Nuḥ (*K. as-Sijar*, ibidem). On trouvera quelques remarques sur les œuvres mentionnées plus haut dans la *Biographie Ibādite-Wahbite* de Z. SMOGORZEWSKI, que nous comptons publier prochainement. Šammāhī nous cite comme une de ses sources un certain Abū Nuḥ b. Jūsuf, peut-être identique à Ṣāliḥ b. Ibrāhīm (*Sijar*, p. 452).

(1) *Kitāb as-Sijar*, p. 507.

(2) *Kitāb Ṭabaḳāt*, f° 142, recto; *Kitāb as-Sijar*, p. 508, 440 et 437.

(3) *Kitāb Ṭabaḳāt*, f° 88, verso.

Abū 'Utmān, qu'on appelait au Ġabal Nafūsa Bātemān باثمان, appartenait à la 5^e *tabakā* des šajhs ibādites, c'est-à-dire à la catégorie des šajhs qui vivaient dans la première moitié du III^e siècle de l'hégire (1). Comme l'indique sa *nisba* il faisait partie de Dağma (Dağama) ou Dakama, une sous-tribu de Mazāta (2) et il s'était établi dans les montagnes de Nafūsa (3). Cette fraction des Mazāta dont Abū 'Utmān tirait son origine, habitait vers cette époque au nord du Zāb, un peu à l'est de Madīna al-Ġadir (aujourd'hui Bordj Redir dans le département de Constantine). Un géographe arabe du X^e siècle de notre ère, Ibn Hawkal, y plaçait la localité de Dakama دكمة qui se trouvait au milieu des possessions des Mazāta (4). La localité du Ġabal Nafūsa dans laquelle Abū 'Utmān s'établit s'appelait Diğ (ديج), Diğī دجي, ou Degğī دجي (5) qui est, d'après Motylinski, la même que Deggi, village de la région de Nalut (anciennement Lālūt) dans la partie ouest du Ġabal Nafūsa (6).

Voici le récit de notre auteur, fait d'après Abū r-Rabī', Abū Nūh et Abū Sahl :

Une fois, le pieux Abū 'Utmān se rendit au puits pour y puiser de l'eau. Il n'y trouva personne pour tenir la bouche de son outre. Il aperçut alors un chacal et lui demanda ce service en berbère (p. 196) :

I

وَأَرَسَدْنُوْسُ غَاسُ شُكِّ غَفِّ وَ أَمَانَ أَكَلْدَ أَطْفِ إِيدِيكَ إِيتَلَاْفِ أَنْوَلِي

La traduction arabe donnée par la chronique est la suivante :

(7) تعال امسك لي هنا لم اجد غيرك يا افة الغنم

(1) *Kitāb Ṭabaḳāt*, f° 88, verso-90, verso ; *Bull. Corresp. Afric.*, t. III, p. 41 ; *Kitāb as-Sijar*, p. 205-209.

(2) IBN KHALDOUN, *Histoire des Berbères*, éd. de Slane, t. I, p. 147 (trad. I, p. 171).

(3) *Kitāb Ṭabaḳāt*, f° 88, verso.

(4) *Bibliotheca Geogr. Arabic.*, t. II, Lugd. Batav., 1873, p. 62.

(5) P. 196 et 205 du manuscrit, *Kitāb as-Sijar*, p. 205.

(6) *Le Djebel Nefousa*, Paris, 1899, p. 101.

(7) « Approche-toi et tiens-moi (la bouche de l'outre), car je ne trouve personne d'autre ici

Le loup répondit en berbère :

II

أَوَّلِ أَنْهَدُورْتِ أَنْغِ أَبَاثْمَانَ وَرَتَكْنِيْزِ أَمْ شُكِّ تَوْلِيْينِ

que le chroniqueur a traduit par :

(1) ذَلِكَ مَعِيْشَتِيْ يَا أَبَا ثَمَانَ لَمْ أَخْزَنْ مِثْلَكَ الشَّعِيْرَ الْحَوْلِيْ

Dans une année de disette et de stérilité, le jardin d'Abū 'Utmān restait verdoyant, grâce à ses dévotions. Un homme doué du « mauvais œil » vint à passer et causa la ruine immédiate du jardin. Abū 'Utmān le maudit en prononçant en berbère les paroles suivantes (p. 197 du manuscrit) :

que toi, oh ! fléau des troupeaux ». Darğini qui connaissait une phrase berbère correspondant à celle-ci la traduisait en arabe, sans donner malheureusement son équivalent berbère (*Kitāb Ṭabaḳāt*, f° 88, verso :

لَمْ نَجِدْ (!) الْيَوْمَ عَلَى الْمَاءِ سِوَاكَ فَيَلْمُ فَاْمَسَكَ لِيْ فَمِ السَّقَايَةِ (!) يَا فَاةَ الْغَنَمِ

« Je ne trouve aujourd'hui sur l'eau (à l'abreuvoir) personne d'autre que toi. Tiens-moi la bouche de l'outre, ô fléau des troupeaux. » ŠAMMĀHI (*Kitāb as-Sijar* p. 205) qui cite ce fait d'après Darğini, change un peu :

لَمْ أَجِدْ عَلَى الْمَاءِ غَيْرَكَ فَاْمَسَكَ لِيْ فَمِ السَّقَا (!) يَا آفَةَ الْغَنَمِ

« Je ne trouve sur l'eau (à l'abreuvoir) personne d'autre que toi. Tiens-moi la bouche de l'outre, ô fléau des troupeaux ».

(1) « C'est ma nourriture, ô Abū Temān ; je n'emmagasine pas, comme toi, l'orge de la saison. » Darğini, qui connaissait cette phrase en berbère, nous en donne la traduction suivante (*Kitāb Ṭabaḳāt*, f° 88, verso) :

أَنَا سَالِعٌ فِي تَحْصِيْلِ مَعِيْشَتِيْ إِذْ لَسْتُ مِثْلَكَ يَا أَبَا ثَمَانَ تَدْخُرُ الشَّعِيْرَ الْحَوْلِيْ

« Moi, je m'efforce de me procurer ma nourriture, n'étant pas comme toi, ô Bā Temān, qui conserves pour toi (jalousement) l'orge de la saison ». La version de Šammāhi est à peu près la même (*Kitāb as-Sijar*, p. 205) :

أَنَا سَاعٌ فِي تَحْصِيْلِ مَعِيْشَتِيْ وَلَمْ أَذْخُرِ الشَّعِيْرَ لِحَوْلِيْ (!) مِثْلَكَ يَا أَبَا ثَمَانَ

« Moi, je m'efforce de me procurer ma nourriture et je ne conserve pas comme toi, o Abū Temān, l'orge de la saison ». A. de C. Motylinski nous a donné la traduction de ce dialogue entre Abū 'Utmān et le chacal, d'après une chronique anonyme qu'il supposait être *Sijar Nefūsa* (*Djebel Nefousa*, p. 101, rem. 2).

III

تَفُودُ تَجْمِي جَازُ دَايُوشُ تَيُيُوفُتُ دَجُ وَرِيصُنَعُ تَتُويرُتُ أَتَلَقُوبِنُ

Traduction arabe (p. 197) :

يا من عان جناني املك الله في غير حضرة احد و لا وصية (1)

La fille d'Abū 'Utmān Menzū (2) était très pieuse. Elle avait un mari méchant qui lui faisait subir toute sorte d'humiliations. Une fois, une caravane de Gādū (2) passait auprès de sa demeure, située loin des habitations humaines, et les gens qui la composaient entendirent la voix d'Abū Menzū qui se plaignait ainsi en vers berbères (p. 198 du manuscrit) :

IV

مَصِي أَنُو دَايَحَلْ مَقَرَّ اناَكْنَا ايدَا ايسُوا اشجَمَطِغْ وَ مَرَكْنَا اُولِ اَجِيغْ
تَسَخَا غُفْ وَرَسَقَعَ اَمَطَّا جِيغْ تَامَنْزُويَةَ ايتسلون اوزوجيغْ اغورِغْ غومرتن يمان
اميدان يفحدن اوقيد غف يوش امريني

L'auteur de notre chronique en donne une traduction incomplète :

لا احد يزور في (!) الله احدا فيذهب غم النفوس ويزيل الوحشة (3)

Ces mots furent rapportés à un pieux šajḥ nafūsien, nommé Abū Zakarijā' Jahjā b. Jūnus as-Sadrātī qui vint visiter Menzū, accompagné d'Abū

(1) « O toi qui as regardé d'un mauvais œil mon jardin, puisse Dieu te faire mourir sans personne auprès de toi et sans que tu puisses laisser de testament ». Après cette phrase viennent quelques mots dont la compréhension est difficile. Darġini n'a pas reproduit cette phrase. Šammāhi (l. c.) dit tout court :

اللهم امته فريدا و بلا وصية

« O Dieu, fais-le mourir isolé et sans qu'il laisse de testament. »

(2) Capitale de la partie orientale du Gabal Nafūsa.

(3) « Personne ne viendra-t-il donc jamais visiter pour (l'amour de) Dieu son prochain, pour

'Utmān et d'autres šajḥs ibādites. Ils séjournèrent plusieurs jours auprès de la malheureuse femme. Avant le départ du šajḥ elle dit à Abū Zakarijā' les mots que la chronique nous donne d'après Abū Nūḥ (p. 200 du manuscrit) :

V

تَكْسَطُ وَاوُوجُنْ تَمَلِيْطُ تَوْسَنَةُ ايسدرا ايلغن فاد اس ان تصريون

Traduction arabe (p. 199) :

ازلت عني الوحشة و علمتني العلم لم ترى العطش يوم الموروات (1)

Le šajḥ Abū Zakarijā' lui répondit (p. 200 du manuscrit) :

VI

أَسْ اَنْ تَنِيْمَرِيْنُ

L'auteur de notre chronique qui cite cette réponse toujours d'après Abū Nūḥ l'a traduite en arabe d'une façon plus longue (p. 199) :

ليس كذلك و لكن قولي ازلت عني الوحشة و علمتني العلم يا سدراتي

faire disparaître le chagrin des âmes et en éloigner la solitude ? » Darġini remarque que les mots de Menzū étaient liés en vers

تكلمت بكلام له وزن في غناء البربر

qu'il a traduits en arabe (*Kitāb Ṭabaḳāt*, f° 89, verso) :

الا احد يزور في الله فيذهب غم النفوس و يزيل الوحشة

« Personne ne viendra-t-il donc jamais visiter pour (l'amour de) Dieu (son prochain) pour faire disparaître le chagrin des âmes et en éloigner la solitude ? » Šammāhi donne la même phrase que Darġini en ajoutant seulement après فيذهب le mot « عنا » « de nous » (*Kitāb as-Sijar*, p. 207).

(1) Tu as dissipé ma solitude et tu m'as appris la sagesse. Puisses-tu ne pas connaître la soif pendant les jours de traversées ». Darġini cite à peu près les mêmes paroles (*Kitāb Ṭabaḳāt*, f° 89, verso) :

ازلت عني الوحشة و علمتني العلم يا سدراتي لا عطشت يوم الموروات

« Tu as dissipé ma solitude et tu m'as appris la sagesse, ô Sadrātī, puisses-tu ne pas avoir soif pendant les jours de traversées ».

لم ترى العطش يوم الشدايد يا سدراتي لأن المروارات المفاوز الدنيا و الشدايد
جمعت الدنيا والاخرة (1)

Abū 'Utmān dit alors à Menzū à propos de son cruel mari (p. 200 du manuscrit, toujours d'après Abū Nūh) :

VII

أرِينتِ تِرِ اشغَمِ شَمِ اتلِ ايو شَمِ ورنويدِ أكسيلِ أكسيلِ
صصيدر تورده تامبران وسان يمتت ويمستان بلد ومونس اش فلام

La traduction arabe ne paraît pas être très exacte (p. 199 du manuscrit) :

سبق القضاء يا بنتي وزوجتك لمن لا يحبني و لا يحبك و لا احبه انه (!)
اصبري عشرة ايام يموت من يموت و ينقطع عنك السوء والنصب (2)

(1) « Ce n'est pas ainsi, mais dis (moi) : Tu as dissipé ma solitude et tu m'as appris la sagesse, ô Sadrātī. Puisses-tu ne pas connaître la soif pendant les jours de calamité, parce que les jours difficiles (les jours de traversées) sont les déserts d'ici-bas et les calamités sont communes à ce monde et l'autre. » Darġinī donne une version un peu différente de celle de notre chronique. (*Kitāb Ṭabaḳāt*, f° 89, verso) :

« تقولى يوم المروارات بل قولى يوم الشدايد

« Ne dis pas « jours difficiles » (jours de traversées) mais dis « jours des calamités, etc. ». Ce n'est que l'expression يوم الشدايد qui correspond aux paroles berbères citées plus haut.

(2) « La destinée en a décidé ainsi, ô ma fille. Je t'ai mariée à celui qui ne m'aime pas et qui ne t'aime pas et que je n'aime pas moi-même. Mais patiente donc dix jours ; celui qui doit périr, périra, ainsi ton mal et ton désespoir cesseront ». Darġinī estime que c'est là une poésie berbère : وهذا القول بكلام بربري موزون أيضا (*Kitāb Ṭabaḳāt*, f° 89, verso) :

يا بنتي قد سبق القضاء بان انكحك من لا حبه (!) و لا تحبينه فاعلك بما
أرا فاني (!) تجزعي و لاكن اصبري فاني ارجو الله ا لا تنصرم عشرة ايام
و يموت من يموت و يعرج الله عليك و ينقطع عنك النصب

« O ma fille la destinée en a décidé ainsi. Je t'ai mariée à quelqu'un que je n'aime pas et que

Un fait encore concernant Menzū nous est raconté par notre auteur, toujours d'après Abū Nūh. Lorsque Menzū, après son mariage, s'en alla avec son mari, elle pria ainsi en berbère (p. 199 du manuscrit) :

VIII

مُكْ أَكْتِيغُ أَيَزْلُوفِنُ أَنْ تَمْسِي يَاوَزُ نَيْطُسُ أَلْ نَسِيدِ أَرَاوُ مَكْ
أَتُوطُونُ

La traduction de cette phrase manque dans la chronique ainsi que dans les récits correspondants chez Darġinī et Šammāhī.

Un jour Abū 'Utmān voulut se rendre en pèlerinage à la Mecque en compagnie d'un autre šajḥ, Abū Muhāsir Mūsāb. Ġa'far, qui essayait de le persuader de rester au Ġabal Nafūsa. Alors Abū 'Utmān lui dit en berbère (p. 200 du manuscrit) :

IX

تَنْوِيْطُ أَبُو جَعْفَرُ أَدَّ نَقْمَعُ أَزْدَفْرُكُ أَلْ نَسْفَرُ أَدَّ أَلْ أَنْغُ الْغَمَانُ

Traduction arabe (*ibid.*, p. 200) :

و تقولى ذلك يا موسى بن جعفر تبقى (!) بعدك لعلنا (!) نرعى (!) الغنم والابل (1)

tu n'aimes pas et qui a agi avec toi, comme je viens de le voir. Ne t'afflige pas mais patiente, parce que j'ai mis mon espoir en Dieu, et dix jours ne se passeront pas sans que celui qui doit périr périsse : Dieu s'occupera de toi et ton malheur cessera.

(1) « Tu me demandes, ô Mūsā b. Ġa'far, de rester ici après ton départ ? Est-ce pour garder les brebis et les chameaux ? » Chez Darġinī (*Kitāb Ṭabaḳāt*, f° 90, recto) on trouve une variante quelque peu différente :

او تقول ذلك يا موسى بن جعفر او ترى اني اقيم بعدك لعلنا (!) نرعى (!)
الابل و الغنم

« Est-ce que tu dis (sérieusement) cela, ô Mūsā b. Ġa'far ? Estimes-tu que je resterai après ton départ pour garder des chameaux et des brebis ? » Šammāhī (*Kitāb as-Sijar* p. 209), qui cite ce

Alors ils partirent vers l'Orient avec une caravane, un des pèlerins partagea au cours de la route sa nourriture avec Abū 'Utmān. Quand ils arrivèrent dans le Ḥiḡāz, une vieille femme décida le bienfaiteur d'Abū 'Utmān à cesser de le nourrir. Notre šajḥ irrité dit ceci (p. 200-201 du manuscrit) :

X

نِيوْطُ الْحِجَازِ أَنْيْمَرْنَ يِمَانُ تَاشُ الْمُرُوْتُ يُزْجُ الدِّينُ أَيُو غُرُ يَلَا
سُوْشُكُ سُوْشُكُ أَزْمَجَلَازُ أَيْرِيَانُ أَفْرِنِيْنُ أَمَا تِيُوْلِيْدُ أَنْ رَنْتَجْمَطْنَتْ فَلَآكُ (1)

Traduction arabe (p. 200 du manuscrit) :

وصلنا الحجاز موضع كرب النفوس فزالتم المروءة و ثبت الدين لمن كان
عليه فياسيل اياك اياك المجتازين و دونك دونك العجايز لا تدع من يعبر منهم
عليك (1)

fait d'après une chronique antérieure au VII^e siècle de l'hégire intitulée *Kitāb Sijar Mašā'ih Nafūsa*, reproduit la variante suivante :

أ نبقى بعدك لعلنا (!) نرعى (!) الغنم أو الابل

« Est-ce que je dois rester après ton départ pour garder les brebis et les chameaux ? »

(1) « Nous sommes arrivés au Ḥiḡāz, lieu de la communion des âmes. La bravoure a disparu et la religion reste à celui qui croit. O cours d'eau garde-toi (de faire du mal) aux passants et inonde plutôt les vieilles femmes. N'en laisse pas une te traverser. » Dans les *Tabaḡāt* de Darḡīni nous lisons (f° 90, recto) :

وصلنا ارض الحجاز موضع كرب النفوس فذهبت المروءة و ثبت الدين لمن
كان عليه فيا سيل اياك الرجال و دونك العجايز لا تدع منهم من يعبر (!)

« Nous sommes arrivés à la terre de Ḥiḡāz, lieu de la communion des âmes. La bravoure a disparu et la religion reste à celui qui croit. O cours d'eau garde-toi (de faire du mal) aux hommes et inonde les vieilles femmes. N'en épargne aucune de celles qui (te) traversent ».

2

On trouve une courte phrase berbère à la page 209 du manuscrit dans l'article biographique consacré aux šajḥs ibāḡites Abū Bakr an-Numajli et Abū Muḡammad Kemūs az-Zawāḡi. Šajḡ Abū Bakr était frère du šajḡ Abū 'Amr an-Numajli, qui vivait dans la seconde moitié du IV^e siècle de l'hégire (1) et qui était un des chefs de l'île de Ḡarba (2), où les Ibāḡites-Wahbites habitaient à côté des Nukkārites et des Ḥalefites. Tous les šajḡs mentionnés plus haut périrent, tués dans une bagarre par les soldats d'al-Mu'izz b. Bādīs (3). Après quoi, les pieux ibāḡites, qui parcouraient le champ de bataille pendant la nuit pour ramasser leurs morts, entendirent une voix mystérieuse qui dit en berbère ce qui suit :

XI

أَوِيْنَعْنُ بُوْبُكْرُ النَّمِيْلِيْ يَفْتَا الْعَزَانُكُ أَمْ وَيَلَالُ أَيُوْطَا أَفْتَانْتَاْسُ تَارْجِلِيْنُ

Traduction arabe :

يا من قتل ابا بكر تفرق عرك كمثل الرخم اذا وقع ريشة ريشة (4)

Cette phrase berbère s'est conservée aussi dans la chronique de Wis-jāni, qui la cite d'après un certain Abū'r-Rabī', c'est-à-dire Abū'r-Rabī'

(1) DARḡĪNĪ (*Kitāb Tabaḡāt* f° 106, verso) le place dans la huitième *ṭabaḡa*; v. aussi *Bull. de Corresp. Afric.*, III, p. 41.

(2) ŠAMMĀḤĪ, *Kitāb as-Sijar*, p. 372.

(3) *Kitāb Tabaḡāt*, l. c. ; *Kitāb as-Sijar*, l. c.

(4) « O toi qui as tué Abū Bakr, puisse ta force s'effondrer comme (la beauté) du vautour quand il perd une à une ses plumes. » Dans *Kitāb Tabaḡāt* on trouve une traduction un peu différente de cette phrase (f° 106, verso) :

يا قاتل ابا عمرو النميلي شتت الله شملك وازال عرك

« O toi qui as tué Abū 'Amr an-Numajli, que Dieu dissipe ta puissance et anéantisse ta force ! » Šammāḡī, qui donne la traduction arabe de cette phrase, apparemment d'après Darḡīni, omet le mot النميلي (*Kitāb as-Sijar*, p. 373).

Sulajmān b. Iḥlef al-Mazāṭī, auteur ibādite de la seconde moitié du v^e siècle de l'hégire (1). Voici cette phrase, page 45 du manuscrit :

أُونَعْنُ أَبُو عَمْرٍو النَّمْلَى يَفْتَا الْعَزَّ أَنْكَ أُمُّ وَيْلَانُ أَيُّوْطًا فَتَانَتْنَسَ يَارْجَلِينَ

3

Les pages 268-270 du manuscrit contiennent plusieurs phrases berbères concernant une pieuse femme ibādite du Ḡabal Nafūsa nommée Aṣīl : أصيل, laquelle habitait à une époque indéterminée, probablement vers le xi^e siècle, à Timaṣmaṣ, dans les environs de Lālūt (2). Ces phrases relatent les miracles causés par les prières d'Aṣīl.

Une fois elle voulait aller féliciter quelqu'un à l'occasion d'une naissance, quand tout à coup elle entendit une voix qui prononça ces paroles (p. 268 du manuscrit) :

XII

أَعْرَ تَمَزِيدَ أُمَّ أَيْصِيلَ تَجَدُّ وَيَتَمَتَّتَانُ وَلَا أَدْعُ وَيَتَلَلْنِ مَكَّ تَصْرِيْطُ
 أَنْ أَزْنَ أَتَوُوْ شَنِينِ أَيُّوْ يَعْجَدْنَ تَمَزِيدَانَ يُوْشُ يَتَّصَلَا الشَّغْلُ أَدُّ يَدْعُغْنَ
 أَحَاتِيْنِ أَنْفَاطُ تَسْفَارُ أَتَجْنِيْنِ وَرَتْنَتْ تَصْكِيْدُ الشَّغْلُ أَدُّ يَدْفَارُ سَمَطِيْنِ
 أَتَلَسُّطُ تَمَلْسَانُ دِيْدِيْنِ وَرَتْنَزْطِيْطُ تَلَطَّنُ أَسْدُ أَمَانَ ضَقْلِيْنِ أَدُّ أُمَّ زَنْ دَمَجِ
 الْمِيْزَانَ أُمَّ تَقِيْرَاطِيْنِ (3)

(1) V. DARĠĪNĪ, *Kitāb Ṭabaqāt*, f° 127, recto-128, verso; ŠAMMĀḤĪ, *Kitāb as-Sijar*, p. 412; *Bull. de Corresp. Afric.*, t. III, p. 42.

(2) V. p. 208 du ms.; BASSET, *Les sanctuaires du Djebel Nefousa*, *Journal Asiatique*, mai-juin 1899, p. 453.

(3) On retrouve cette phrase, dans une chronique ibādite, rédigée comme la nôtre, d'après Abū'r-Rabī' Sulajmān b. 'Abd as-Sallām al-Wisjānī et Abū 'Amr. La copie de cette chronique était en possession de Motylinski, qui nous a donné dans son article sur *Le nom berbère de Dieu*

Traduction arabe (p. 269 du manuscrit) :

أمضى مسجدك يا أصيل و دعى من يموت و من يولد لو رأيت الثواب الذى
 يتلقى من يزور مسجد الله للصلاة لا تشتغلى با لاحجار الذى (!) يغتر بها (!)
 تدخل (!) البيوت العليات التى لم تبها (!) لا تشتغلين (!) بالسبرات و البرد
 تلبسي ثيابا رقاقا لم تنسجيهن تبكين اليوم ماء جارا يوزن لك فى الميزان
 كالتقاريط (4)

Ce qui suit est un mélange de phrases berbères et arabes, dont l'interprétation est difficile. En outre, certaines phrases arabes paraissent être une traduction des phrases berbères en question (p. 269 du manuscrit) :

وذكر انها رفعت الماء لغسلها للصلاة (2)

XIII

وَرَا جِيْعُ أَدُّ مَدَانَتْ تَصَلَّا أَدُّ يَسُوْرُ وَزَنْجُوْمُ أَدُّ أَدَّغُ نَفْعُ اسُ وَأَمَانَ
 فَجَابَهَا فَقَالَ (3)

XIV

أَدُّ أَدَّغُ مَدِيْنَتْ تَصَلِّيْتِيْنِ أَدُّ يَسُوْرُ وَزَنْجُوْمُ الْجِيْنِ وَرَزَانَ يُوْشُ أَيُوْفِيْتِ

(Revue Afric., 1905, p. 143-146) le texte berbère de cette phrase, sa transcription et sa traduction française.

(1) « Va à ta mosquée, ô Aṣīl, laisse ceux qui meurent aussi bien que ceux qui naissent; si tu voyais des récompenses qui sont données à celui qui visite la mosquée de Dieu pour y prier, tu ne t'occuperais pas assurément des pierres qui l'entourent. Tu entreras dans de grandes demeures que tu n'as pas construites; ne t'inquiète pas des fraîches matinées et du froid, tu revêtiras des habits fins que tu n'as pas tissés. Tu pleures aujourd'hui une eau chaude (des larmes chaudes) qui te seront pesées dans la balance comme des k'irat' »

(2) « On raconte qu'elle avait pris de l'eau pour ses ablutions de prière. »

(3) « Elle (la voix) lui répondit en disant. »

فقال اشك واحاف ان لا تتم (!) الصلاة مختلطة بهموم و وساوس فقد
خل (!) بالخلق ما وجدوا فقال لها يوما (1)

XV

مك تلسيط تاكبت توشط ايلوان تتفطن اصيل ايد نكمرن يمان
اذا لبت حبة و اعطيت الخلق من ثيابك تجدها وقت الضيق على القلوب (2)

Une autre fois, pendant qu'elle faisait l'aumône de la viande aux orphelins, la voix mystérieuse lui dit (p. 269-270 du manuscrit) :

XVI

مك تشيط اصيدنن توشد اصيل تيجلين اللقين غف زلماط ور اسمين

D'après une tradition, Ašil avait comme servante une pauvre orpheline, qu'elle cherchait à marier. La même voix lui dit alors (p. 270 du manuscrit) :

XVII

تملك دج ايجون ابستين ايجين وانجلوسن اغرنذس مومن او وكيل

Traduction arabe :

ملككت في السماء السبع (!) شهدت الملائكة فنادوا بمومن بن وكيل (3)

Cependant Mu'min, qui a été indiqué par cette voix comme le futur mari de l'orpheline, revint de Tadmekket, où il séjournait, mais épousa une autre femme. Ašil resta peinée, mais la voix lui dit :

(1) Elle (Asil) dit : « Je doute et je crains de finir ma prière, troublée par des préoccupations et des tentations. Alors elle a laissé aux gens tout ce qu'ils ont trouvé ? Et elle (la voix) lui dit un jour. »

(2) « Si tu revêts la ġubba et si tu donnes aux hommes [le reste de] tes habits, tu les retrouveras le jour où les âmes n'auront plus d'issue. »

(3) « Elle a obtenu sa dot dans les sept cieus. Les anges en furent témoins, acclamèrent (comme mari) Mu'min b. Wakil. »

XVIII

ور تشنت ترا امذور تشنت يتران دم ربنا يسجد اطرتن اصيل

Traduction arabe :

ما يمحو (!) الكتاب كما لا يمحو (!) الكواكب السماء انظري تراها يا اصيل (1)

En effet, peu de temps après, la femme de Mu'min b. Wakil mourut, et celui-ci épousa l'orpheline.

Les gens accusaient celui qui parlait à Ašil d'être un ġinn. Alors la voix dit :

XIX

انما العام الجيلان اجني ناوئجن ا ماويتن

Traduction arabe (p. 270 du manuscrit) :

اخبرك اخبار الهدى فجعلوني جنيا (2)

4

C'est toujours au Ġabal Nafūsa, que nous mène l'article consacré à une pieuse femme, ancienne esclave affranchie, nommée Tuġnit ou توڭنيت ou Tuġina توجينة et au šajh ibāḍite Abū'l-Ḥajr az-Zawāġi. Ce dernier était originaire, comme l'indique sa *nisba*, de la ville ibāḍite de Zawāġa, située sur la côte de la Tripolitaine, et il vivait à l'époque d'al-Mu'izz b. Bādīs, c'est-à-dire vers la seconde moitié du iv^e siècle de l'hégire (3). Le récit contenu dans la chronique ressemble beaucoup à celui du *Kitāb Sijar*

(1) « L'écriture (la destinée) ne s'efface pas, comme ne s'effacent pas les astres célestes. Regarde et tu les verras, ô Ašil. »

(2) « Je t'annonce de bonnes nouvelles et ils m'ont pris pour un ġinn. »

(3) ŠAMMĀḤĪ, *Kitāb as-Sijar*, p. 336-337.

Masā'ih Nafūsa, chronique nefūsienne de 599 de l'hégire, citée dans l'œuvre d'aš-Šammāhī (1). C'est pour cela que nous supposons qu'une courte phrase berbère qui fait partie du récit du manuscrit doit appartenir au vieux dialecte du Ġabal Nafūsa.

Une fois Abū'l-Ḥajr vint à l'oratoire d'Abū 'Ubajda, situé à Iġnāōn, dans les environs de Ġādū (2). Il y vit Tuġnit qui priaît. Alors il la supplia de lui donner à boire et elle lui donna du lait de son outre. Après, il voulut faire ses ablutions, et il lui demanda de l'eau qu'elle lui offrit toujours de la même outre. Alors Abū'l-Ḥajr étonné dit (p. 270 du manuscrit) :

XX

تَجِيْظُ اَوَانِ تَجِيْنَةَ تِيْتَزِيْنِ اِي تَجِيْنَةَ اَسُوِيْخُ اَغ نَسْرَدَ اَسُوَامَانُ

Traduction arabe :

(3) عملت ما لم تعمل العريقات لي توجيئة شربت اللبن و غسلت بالماء

5

Dans un article biographique basé sur Abū Nūḥ et un certain Abū 'Abdallāh (4), consacré au célèbre théologien ibāḍite du iv^e siècle de l'hégire Abū Nūḥ Sa'īd b. Zengīl al-Maṭkūḍī al-Mazāṭī (p. 316 du manuscrit) (5), nous avons remarqué trois mots berbères, épithètes de Dieu,

(1) *Kitāb as-Sijar*, I. c. ; BASSET, *les Sanctuaires*, J. A. 1899, juillet-août, p. 109.

(2) ŠAMMĀHĪ, *Kitāb as-Sijar*, p. 337 ; BASSET, *Les Sanctuaires du Djebel Nefousa*, J. A., 1899, juillet-août, p. 95-99.

(3) « Tu as fait ce que ne feraient pas des filles nobles, ô Tuġina! J'ai bu du lait et je me suis lavé avec de l'eau. »

(4) Je crois que ce docteur est identique à Abū 'Abdallāh Muḥammad b. Bakr an-Nafūsi, savant ibāḍite du v^e siècle de l'hégire (*Kitāb Ṭabaḳāt*, f^o 110, recto-115, verso ; *Bullet. de Corresp. Afric.*, t. III, p. 42 ; ŠAMMĀHĪ, *Kitāb as-Sijar*, p. 374 et suiv.).

(5) D'après *Kitāb Ṭabaḳāt*, f^o 102, verso, il appartenait à la huitième *ṭabaḳa* ; v. *Bull. de Corresp. Afric.*, III, p. 41. On sait d'une liste anonyme des šajḥs ibāḍites, qu'il était originaire des Mazāta (*Kitāb as-Sijar*, p. 561, cf. remarque 23). Il habitait du côté de Ḳaṣṣūlija et des pays du Zāb (MASQUERAY, *Chronique d'Abou Zakaria*, p. 288-310).

contenus dans une controverse entre Abū Nūḥ et un autre théologien, Abū'l-'Izz b. Ġādūla al-Ilajānī اليلاني (1).

Ces appellations sont :

XXI

سَمِيْعٌ (2) بَصِيْرٌ (3) حَيٌّ (4) et signifient d'après Abū'l-'Izz (4) *يسل يزو يدر*. On retrouve ces mots aussi chez Šammāhī (5).

6

On trouve encore une phrase berbère dans un récit concernant le šajḥ ibāḍite Abū Zakarijā' b. Abī Meswer, sans doute Abū Zakarijā' Faṣīl b. Abī Meswer qui vivait, d'après Dargīnī, dans la première moitié du iv^e siècle de l'hégire (6).

Il appartenait à la tribu berbère des Irāsen يراسن ou Ihrāsen et habitait avec une partie de sa tribu l'île de Ġarba (7). Le récit du manuscrit est basé sur Abū 'Amr. La phrase berbère qui y est contenue appartient-elle au parler de Ġarba ? A cette question seule une analyse philologique peut nous répondre.

D'après notre manuscrit, après la mort de Mūsā, frère d'Abū Zakarijā',

(1) D'après la liste anonyme des šajḥs ibāḍites, son nom est Abū'l-'Azīz Ḥadūla al-Ilajānī. La sous-tribu mazātienne des B. Ilajan يليان participait vers 968 de notre ère au siège de la ville de Bāġāj, dans les environs de laquelle elle avait son domicile. Ce siège était l'œuvre de l'ibāḍite Abū Ḥazer Iġlā (ABŪ ZAKARIJĀ', *Sijar*, Ms. de Lwów, f^o 59, verso ; MASQUERAY, *Chronique*, p. 298 et 302, n. 1). Masqueray a au lieu de Ilajān : Ail Aīān (p. 298). Je crois que cette tribu de Ilajān est identique à la tribu mazātienne des بلايان, dont nous parle Ibn Khaldoun (*Histoire des Berbères*, éd. de Slane, t. I, p. 147, trad., t. I, p. 171).

(2) « Écoutant ».

(3) « Perspicace ».

(4) « Vivant ».

(5) *Kitāb as-Sijar*, p. 496. On y retrouve seulement *يزو يدر*. Le premier mot est omis.

(6) *Kitāb Ṭabaḳāt*, f^o 105, recto-105, verso ; v. aussi *Bull. de Corresp. Afric.*, t. III, p. 41.

(7) DARGĪNĪ, *Kitāb Ṭabaḳāt*, I. c. ; ŠAMMĀHĪ, *Kitāb as-Sijar*, p. 371-372.

les gens réunis auprès de lui entendirent une voix mystérieuse qui disait (p. 331 du manuscrit) :

XXII

انان ايصود يمان دامو ادج ايت الجنة داسول دج ايت الدنيا يياس الدين
يايفارت دمار يزوح يفوا

Voici la traduction donnée par le manuscrit :

اي فتى مات هنا قد سبق اهل الدنيا نشوط ذو عزة في اهل الجنة لذلك صار
دينه له فبذلك يمشى كما يريد غدا (1)

7

Aux traditions des Ibādites du Sūf appartient un récit concernant une pieuse vieille femme nommée Sārat (p. 343-344 du manuscrit). Quoique l'auteur ne nous dise pas où il avait recueilli cette tradition, nous croyons pouvoir l'attribuer à l'historien ibādite Abū 'Amr 'Utmān b. Ḥalifa as-Sūfi souvent cité dans le manuscrit, qui, comme l'indique sa *nisba*, était originaire du même lieu que Sārat et qui devait s'occuper dans sa chronique des biographies de ses compatriotes.

D'après notre manuscrit, Sārat appartenait à une fraction de la tribu berbère de Lawāta qui habitait dans le Sūf (2). Elle était contemporaine du šajḥ Idris b. Zakarijā' surnommé Ibn aṭ-Ṭawil (3), qui vivait lui-

(1) « Quel adolescent mourut ici ? Il a devancé les gens de ce monde, animé d'un grand zèle et puissant parmi les gens du paradis ? C'est pour cela que sa croyance lui est propre (?), et c'est pour cela qu'il ira demain (dans l'autre monde) à sa guise. » Cette phrase n'est pas très claire.

(2) Pour la première fois on rencontre le nom de Sūf (ou Asūf) dans le *Kitāb as-Sijar*, dans un article biographique consacré au šajḥ Abū Nūḥ Sa'īd b. Zangīl, qui vivait vers la moitié du vi^e siècle de l'hégire. Ce pays était, à ce moment-là, habité par les Ibādites et restait en relations étroites avec les villes de Tūzer et Kaṅṅrāra en Kašlīlija, le Bilād al-Ġarīd d'aujourd'hui (*Kitāb as-Sijar*, p. 360 et 362). A côté de Sūf lui-même, il y avait une autre localité appelée ar-Rimāl, séparée de Sūf par des dunes, d'où était originaire Sārat (*Kitāb as-Sijar*, p. 519).

(3) *Kitāb as-Sijar*, p. 506.

même à l'époque du šajḥ Sulajmān b. Mūsā (1). Or, nous savons que ce dernier vivait vers la seconde moitié du v^e siècle de l'hégire (2). Ainsi Sārat devait vivre vers la même époque. D'après Šammāḥī, à son époque existait un poème berbère الشعر بلغة البربر concernant les miracles de Sārat, dont Šammāḥī s'est servi, en l'abrégant et en le traduisant en arabe (3). Les phrases berbères contenues dans notre manuscrit ont sans doute été extraites de ce poème, conçu probablement en dialecte du Sūf.

Une fois, pendant la période de disette, Sārat voulait manger un peu de sa provision de dattes qu'elle avait cachées dans une cruche. Alors elle entendit une voix qui lui dit en berbère (p. 343 du manuscrit) :

XXIII

ألوص (!) ميدق (!) أسارت أولت أسجير أشو (4)

Traduction arabe :

جاع الناس ياسارت لا تكثرين الاكل (5)

Touchée par ces mots, elle fit l'aumône de toutes ses dattes, et la voix lui dit pour la seconde fois :

XXIV

اتمويمن اينين أسارت استوطط الجنة

(1) *Kitāb as-Sijar*, p. 507.

(2) DARĠINI, *Kitāb Ṭabaḳāt*, f° 132, verso-133, recto; v. aussi *Bull. de Corresp. Afric.*, t. III, p. 42.

(3) *Kitāb as-Sijar*, p. 520.

(4) Grâce à un heureux concours de circonstances nous avons pu nous procurer quelques feuilles d'un très ancien manuscrit, dont un examen minutieux nous permit de constater qu'elles étaient les pages finales de la chronique en question. Dans une de ces feuilles se trouve le commencement de l'article consacré à Sārat avec le texte de cette phrase berbère que voici :

ألوص ميدن أسارت الوالت أسجيت سو

(5) « Les gens ont faim, ô Sārat, ne mange pas beaucoup ! »

Traduction arabe :

(1) ميمون جرة أصيبت بها الجنة

Voilà tous les fragments berbères que nous avons réussi à recueillir en feuilletant le manuscrit en question. Il contient en outre un grand nombre de noms curieux de forme berbère, dont voilà quelques exemples : Iršūksen يرصوكسن (p. 193), Felfūs فلفوس, Mīdfān ميدفان (p. 205), Takesint تاكسينت, Abālī ابالي (p. 206), Jālūt يالوت, Telūlī تلولى, Temṣūla تمصولة, Iblāsen ابلاسن, Iṣlūken يصلوكن, Zūreġ زورغ, Asit اسيت, Serġenīt سرغنيت, Abūb ابوب (p. 207-208).

TADEUSZ LEWICKI.

(1) « O cruche fortunée, par laquelle est obtenu le paradis ! »

NOTE ADDITIONNELLE

Il apparaît de certaines phrases ou membres de phrases dont l'interprétation n'offre aucun doute :

1. Que la transmission n'est pas toujours correcte et qu'il y a dans le texte berbère des fautes imputables au ou aux copistes ;

2. Que la traduction arabe est inégalement fidèle : très précise dans certains points, en d'autres elle s'écarte nettement du texte berbère, qu'elle soit, en particulier, ou allongée ou raccourcie ;

3. Que la langue, par sa phonétique, sa morphologie, sa syntaxe est directement comparable à celle des parlars actuels ;

4. Que les obscurités viennent soit du vocabulaire, soit de l'altération du texte : à cet égard, s'il est juste d'admettre que certaines des erreurs peuvent être dues, non à l'ignorance totale du berbère — les mots seraient infiniment plus estropiés — mais à une ignorance tenant à des différences de parlars ou d'époque, il est juste aussi de tenir compte des défaillances d'attention.

La présence de quelques traits dialectaux évidents ne suffit pas pour déterminer linguistiquement à quel ou quels parlars appartiennent ces phrases. Notre connaissance des parlars berbères actuels, à plus forte raison des parlars berbères du passé, est trop insuffisante pour cela, et ce n'est pas une raison parce que nous avons cru lire tel verbe, *ftu*, attesté à l'heure actuelle, semble-t-il, seulement dans la Tachelhait, ou parce que le dictionnaire touareg du P. de Foucauld nous a donné des identifications très précises et très nettes, pour en conclure que ce ou ces parlars ont des affinités particulières avec la Tachelhait ou le Ahaggar ; ces ren-

contres tiennent essentiellement aux conditions accidentelles de notre information, et c'est en somme pour des raisons purement extérieures à la langue que nous sommes en droit d'attribuer ces phrases à un ou plusieurs parlers du Djebel Nefousa ou voisins de ceux du Djebel Nefousa.

Il est également impossible, à l'heure actuelle, de faire le départ de ce qui est vivant ou mort dans ces phrases, car nous n'avons pas de glossaire complet du berbère, même limité au Djebel Nefousa : sans qu'il y ait là la moindre critique de notre part, les deux ouvrages de Motylinski et de M. Beguinot sont loin d'avoir épuisé l'étude de cette région. Il n'est même pas possible de faire le départ de ce que nous savons ou ignorons à l'heure actuelle; les matériaux recueillis à ce jour sont dispersés, les travaux dont nous disposons sur la langue berbère offrent de grosses difficultés de maniements et même une recherche longue et minutieuse, dont l'effort d'ailleurs ne serait pas proportionné au résultat, ne nous mettrait pas à l'abri d'une omission. C'est dire qu'il ne saurait être question de dégager dès aujourd'hui tous les enseignements que ces textes peuvent nous donner.

* *

Et voici d'abord, à la suite d'un premier examen qui n'est pas exhaustif, les phrases ou membres de phrases qui paraissent nettement intelligibles; pour le texte, nous nous sommes contentés d'une translittération sans essayer, comme Motylinski l'a fait pour le texte XII, de l'adapter à la prononciation moderne, c'eût été trop arbitraire et bien des problèmes de voyelles, en particulier, nous auraient gênés. Pour les consonnes, nous avons procédé à quelques corrections, toujours avec la plus extrême prudence, dans le même texte XII, par exemple, nous n'avons pas toujours osé suivre Motylinski :

I. ... γās šak γaff wāmān, ... aṭṭaf ayaddid, ay attalāf an wulli.
... seulement toi sur l'eau, ... saisis l'outre, ô fléau des brebis.

II. uwalli at tamaddūrat annay, a bā tamān, war nakniz am šak...

Les brebis sont notre subsistance, ô ba taman, nous n'emmagasinons pas comme toi....

III. taḥḥūd taḡammi...

a soif le jardin...

V. takkasat ..., tamliṭ tūsunat, a yasdār, ... fād as an ...

tu as ôté tu as indiqué la science (religieuse), ô isder, ... la soif, le jour de...

VI. as an... le jour de ...

VII. arinat tira; ušγ-am, šam, a yalli, ayū šam war nuwid; aksili, aksili... tāmra n wassān, yammat wi yammatān; ... fallām.

Sont écrites les Écritures; je t'ai donné (comme mari), à toi, ma fille, celui-ci qui ne t'a pas traitée avec douceur; patiente, patiente ... une dizaine de jours, mourra celui qui doit mourir; ... sur toi.

IX. tanwiṭ, abū ḡaṣfar, ad naqqim (?) azdafr ak... nasfarad ... annay ilaymān.

tu as dit, abu ḡaṣfar, que je reste derrière toi à faire paître (des brebis) ou des chameaux.

X. niwaṭ alhiḡāz, ... taš-almaruwwat, yuzḡa alddin ayū γar yallā ...

Nous sommes arrivés au Hiḡaz, ... est partie la bravoure, reste la religion (pour) celui vers Dieu ...

XI. a winyin bū bkar alnnumayli, yaftā aleazza annak am ... aftānt ās tārgilīn.

ô celui qui a tué bu bkar alnnumayli, est partie ta force comme ... l'ont quitté les plumes.

XII. aγar tamazyda annam, ay ašil. taḡḡad wa ytamattatān walā aḡay wa ytalālan; mak tašriṭ arrāzan (?) atwawšanin ayu ieaḡḡadan tamazyida an yūš, yatšllā, alššayl id yadγayan aḡātyyn, ... tasaffār anaḡnīn (?) war atant taškīd; alššayl id... sammatnīn; atalsat tamalsān (s)diḡannīn war tan ztiṭ: talatṭ an as ad amān zaqqilanīn ad am mazunan dḡ almizāna am tqirātin.

Va à ta mosquée, ô ašil: laisse celui qui meurt et aussi celui qui naît; si tu voyais les récompenses qui sont données à celui qui visite la mosquée de Dieu pour y prier, tu ne t'occuperais pas des pierres disper-

sées (?), tu (entrerais) dans des demeures élevées que tu n'as pas construites ; ne t'inquiète pas ... froides ; tu revêtiras des habits fins que tu n'as pas tissés ; tu pleures aujourd'hui une eau chaude qui te sera pesée dans la balance comme des qirat.

XVII. tmlk dğ iğnwn ... stin ; iğin wānglūsn ; aγrn d s mūmn aw (?) wkil.

elle est mariée dans les sept cieux ; les anges ont été témoins ; ils ont proclamé (comme mari) pour elle mumin fils de wakil.

XVIII. ur tšnt trā am d (?) ur tšn itrān ... ay šil.

les Écritures ne s'effacent pas, comme ne s'effacent pas les étoiles ..., ô ašil.

XX. tğīd a wār (?) tğīnt ..., ay tğīnt ; aswīγ aγ, nassirad as wāmān.

tu as fait ce que ne feraient pas ..., ô tuğina, j'ai bu du lait, nous nous sommes lavés avec de l'eau.

XXI. yasal, yazar, yaddar, il entend, il voit, il vit.

XXIII. alawuzan (= əlluzən) mīddān, a sārāt ...

les gens ont faim, ô sarat, ...

XXIV. ... a sārāt, a s tiuṭaṭ alğannat.

ô sārāt, par laquelle tu as atteint le paradis.

..

Voici maintenant des exemples de fautes, probables ou manifestes, imputables au ou aux copistes :

Texte	I :	أَيْدِيكَ	au lieu de	أَيْدِيدُ
—	II :	أَتَهْدُورُتْ	—	أَتَمْدُورُتْ
		تَكْنِيْزُ	—	نَكْنِيْزُ

Texte	IX :	نَسْفَرَادُ	au lieu de	نَسْفَرْدُ
—	XII :	أَنَّ أَزْنَ	—	أَرَاَزْنَ
—	XX :	أَوَان	—	وَأَرْ ...
		تَجِيْنَة	—	تَجِيْنِتْ
—	XXIII :	الْوَضُ	—	الْوَضُنْ
		مِيْدَقْ	—	مِيْدَنْ
		أَسْجِيْر	—	جِيْتِ ...

..

Il est évident, au seul aspect extérieur, que la traduction du texte IV est considérablement abrégée. Inversement, au texte III, surtout au texte VI, et aussi au début du texte VII, nous avons une paraphrase plus qu'une traduction. On en jugera par ce début du texte VII :

Je t'ai mariée à celui qui ne m'aime pas et qui ne t'aime pas, et que je n'aime pas moi-même...

au lieu de :

Je t'ai donné (comme mari), à toi, ma fille, celui-ci qui ne t'a pas traitée avec douceur...

Enfin, sans qu'il y ait disproportion d'étendue, la traduction de l'arabe ne semble pas donner les résultats exactement attendus de la tra-

duction du berbère dans les textes X et XXII. Voici en effet comme il nous semble qu'il faille interpréter le texte berbère en XXII :

Quel est l'adolescent qui est mort ? Son départ parmi les gens du ciel est différé ; il est encore parmi les gens du monde ; la religion ne lui fait pas faire le voyage vers l'autre monde maintenant ; il ira dans l'autre monde quand le jour paraîtra.

* *

Dans la graphie des voyelles, le *fatha* rend non seulement *a* mais encore la voyelle furtive. Celle-ci paraît normalement traduite par une brève, et la voyelle pleine *a*, *i* ou *u*, par une longue ; il y a là, semble-t-il, non tant un indice de quantité, ou peut-être un indice d'accent, qu'un procédé de graphie. Ces principes posés, le détail réserve fréquemment des surprises : ainsi, dans le seul texte XII, entre autres exemples, sans vouloir nous prononcer sur le cas de *tamalsān* ou de *ytalālan*, on attendrait *ytamattātan* au lieu de *ytamattātān* et *zaqqīlanīn* au lieu de *zaqqīlanīn*. Ces surprises, il va sans dire, sont dues, selon toute vraisemblance, infiniment plus souvent à des erreurs de graphie qu'à des faits dialectaux probables.

Le *chedda* n'est pas toujours correctement placé et, en réservant des cas comme celui de *γaff* au texte I, au texte XXIII *alawuzān* avec *-l-* et non *-ll-* paraît bien dû à une faute.

Dans la graphie des consonnes, il est préférable de ne rien préjuger de l'emploi de ج pour *g* quant à la prononciation exacte du son ; l'observation essentielle reste celle de l'emploi tantôt de ص, tantôt de ض, sans qu'il y ait de départ à faire soit de texte, soit d'origine arabe ou berbère du mot, pour rendre *z* emphatique. Ainsi a-t-on, dans le seul texte XII, ص dans *tašrīt* et *yatšllā*, ض dans *zaqqīlanīn*. Encore ض en XXIII : *alawuzān*.

* *

Les particularités phonétiques paraissent peu nombreuses. Si nous réservons au texte XII le cas de *dīdannīn*, sans *s* (ou *z*) de *s d d* « être

mince » (André Basset, *Langue berbère*, 1929, par. 156), à part, au texte XII encore, et par deux fois, *tamazyda* (*tamazyida*) avec *y*, les deux grands faits immédiatement discernables sont les suivants :

1° Le passage de *u* à *i* :

soit inconditionné, dans *iggūt* (de *iggūt*, XXIII ; A. B. par. 167), soit par dissimilation dans le groupe *-uw-* :

nīwat (de *nuwād*, X ; A. B. par. 59),

tiuṭat (de *tuwḍād*, XXIV ; *ibid.*),

mais : *nuwid* (VII ; *ibid.*).

2° L'emploi constant de *t* bref ط, qu'il s'agisse d'un son radical ou de l'indice de 2° personne du singulier :

texte V : *takkasat*, *tamlīt* ;

IX : *tanwīt* ;

X : *nīwat*, *gamatnat* ;

XII : *tašrīt*, *sammaṭnīn*, *atalsat*, *zītīt*,
et aussi *tqīrātīn* ;

XV : *tlsyt*, *twšt*, et aussi *ttftīn* ;

XVI : *tštīt*, *zlmāt* ;

XXIV : *tiuṭat*.

On considérera encore :

VIII : *biṭas* (?), *atūtūn* (?) ;

XI : *ayawṭā* ;

IV : *ašaḡmatīr* ;

XVIII : *atrtan*.

Toutefois, pour la 2° personne du singulier, on trouve :

a) Avec ط *تجيط* en XX et l'énigmatique *أناط* en XII.

b) Avec د : *tašhīd* en XII et sans doute aussi *tušd* en XVI.

Si *تجيط* est isolé en XX et pourrait faire penser à un trait dialectal, il n'en est de même ni de *أناط*, ni de *tašhīd* en XII, ni de *tušd* en XVI.

Comme on peut s'en rendre compte en lisant les passages dont nous avons donné la traduction littérale, la morphologie, qu'il s'agisse de la désinence, de la dérivation ou du jeu vocalique, tant dans le verbe que dans le nom, est nettement, à l'époque où ces textes ont été écrits, celle de nos jours. Il en est de même de la syntaxe. Toutefois, pour la morphologie, nous signalerons ici quatre faits dont aucun d'ailleurs n'est nouveau, mais dont les trois derniers seront des éléments précieux pour l'étude de l'évolution historique de la langue :

1° En XI, prêt. 3sm. *yaftā*, 3pf. *aftānt* (A. B., par. 75) sont à voyelle -a, mais le participe *inγin* (A. B. par. 65) à voyelle -i-;

2° En XXII le participe prétérit de *ammət* est *iamān* (sur cette forme, voir A. B., par. 167);

3° Le texte XII comprend des exemples nombreux de participes pluriels communs en -in : *sammaṭnīn*, *zaqqīlanīn*; selon toute vraisemblance aussi : *anaḡnīn*, *dīdannīn*; mais surtout *atwawṣanīn*, participe pluriel de la forme à dentale, à valeur passive, de *uṣ* « donner »;

4° Enfin, le texte VII nous offre un exemple de participe prétérit négatif, avec *n* préfixé et non suffixé et sans *y* : *nuwid*.

*
**

Quelques faits de vocabulaire pour terminer.

Ainsi qu'il est naturel, on retrouve dans le glossaire berbère ancien du Djebel Nefousa, que M. Bossoutrot a publié en 1900 dans la *Revue Tunisienne*, à plusieurs reprises, les formes mêmes de nos textes ou des formes immédiatement voisines. Ce sont par exemple : *iachcha* « il est parti » (Boss. p. 22 du t. à p.), *tazajjouth* « la durée » (Boss. 18), *ir-oujjid* « l'homme qui n'a pas la crainte de Dieu » (Boss. 13), *iyan* « les hommes » (Boss. 13), *iačka* « il a bâti » (Boss. 22) en regard de *tāš* (X; et aussi *tšnt*, XVIII), *yuzğa* (X), *iyar yān* (X), et *taškīd* (XII).

Mais voici pour les faits actuels :

tanwit « tu as dit » (IX) avec radicales *n w*, sans alternance quantitative, au lieu de *tannīd*, avec radicale *n* et alternance quantitative (A. B. par. 74) est absolument isolé; toutefois, nous avons recueilli nous-même

à Djerba une forme *tuwid*, aberrante elle aussi, en face de la forme usuelle si uniformément constante de parler à parler.

tağammi (III) avec valeur de « jardin », est, semble-t-il, à l'heure actuelle, caractéristique des parlers orientaux, du Djebel Nefousa en particulier (Moty. p. 136).

atlaqqiwīn (III) est exactement défini avec sa valeur dans le dictionnaire Ahaggar du P. de Foucauld : on appelle toutes les personnes qu'un chef de famille a à entretenir, femmes, enfants, proches qui sont à sa charge, serviteurs, etc., les *tilekḡéouīn* « pauvres » de ce chef de famille (F. II, 88). — Il en est de même de *tamaddūrat* (II) « nourriture nécessaire à la vie » (F. I, 158) et de *tūsunat* (V) « science théologique (science de la doctrine religieuse) » (F. II, 605). — Le P. de Foucauld connaît également le verbe *awəd* « traiter avec douceur » (F. II, 315) et *tamra* « dizaine » (F. II, 159).

Il nous semble reconnaître dans *yaftā* et *aftānt* (XI) le verbe *ftu* « partir » relevé jusqu'ici, sauf erreur, dans la seule Tachelhait (Semlal : Dest. p. 213; Ntifa : Laoust, p. 141).

Enfin, parmi les termes susceptibles d'orienter les recherches, toujours en fonction des faits actuels, l'on signalera tout particulièrement *uṣ* « donner » (VII; cf. dans A. B. par. 65 la répartition de *əfk*, *əkf*, *uṣ*), *səfrəd* « faire paître » (IX), peut-être le nom du lait *ay* (XX) et surtout le pronom démonstratif *ayu* « celui » (VII).

ANDRÉ BASSET.